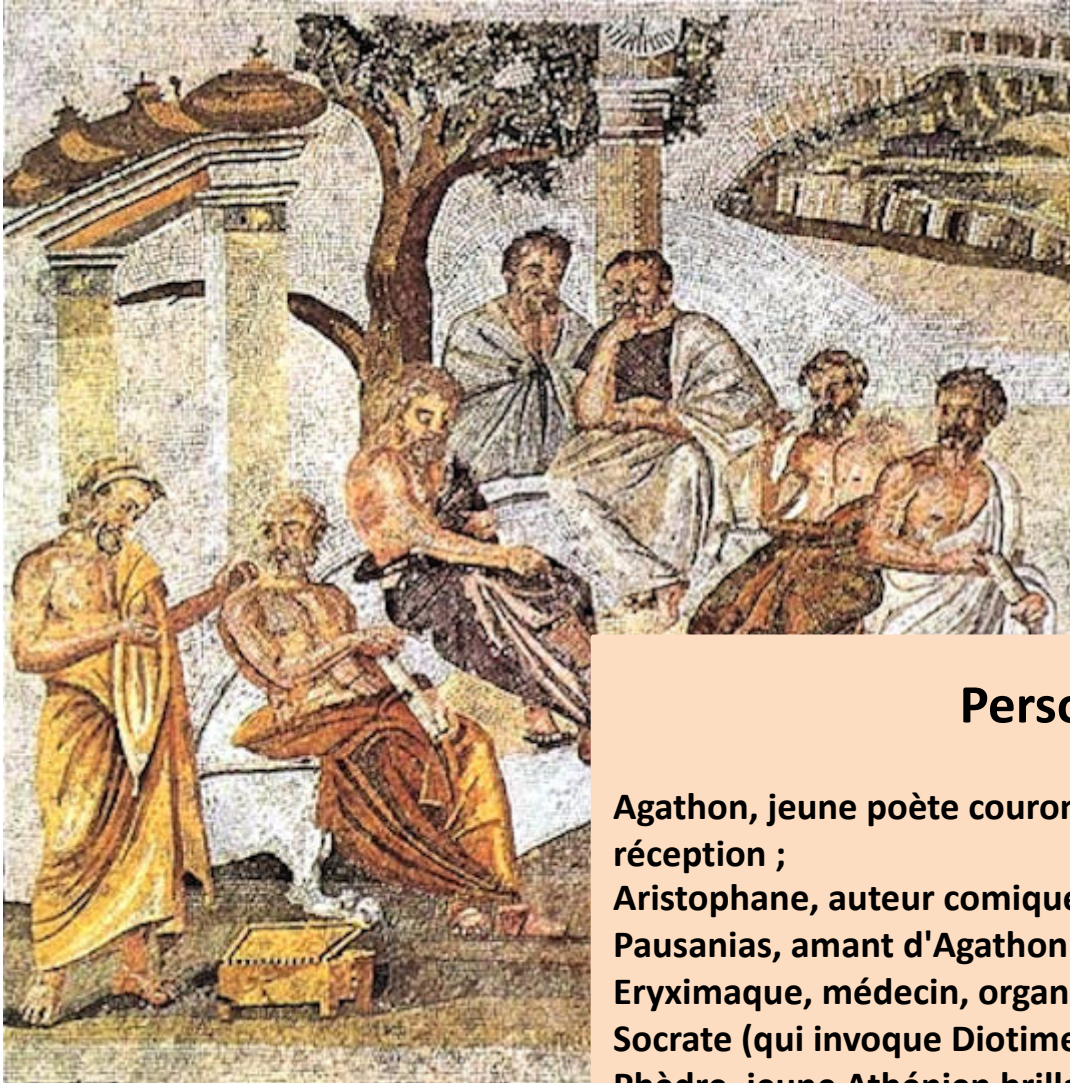


L'OBSCUR OBJET DU DESIR



DIOTIME CONTRE ARISTOPHANE



Le Banquet

Le jury d'un festival a couronné la première tragédie du jeune Agathon. Pour célébrer sa victoire, Agathon organise une grande fête le soir même, qui se termine en beuverie. Le lendemain, il donne à nouveau une réception, plus intime et plus calme. À l'initiative de Phèdre, relayé par Eryximaque, chacun est invité à faire à son tour un éloge de l'amour.

Personnages principaux

Agathon, jeune poète couronné, disciple de Gorgias, et organisateur de la réception ;
Aristophane, auteur comique à succès ;
Pausanias, amant d'Agathon ;
Eryximaque, médecin, organisateur du tour d'éloges d'Éros ;
Socrate (qui invoque Diotime) accompagné de son disciple Aristodème ;
Phèdre, jeune Athénien brillant ;
Alcibiade, exubérant, encore épris de Socrate, qui arrive sur le tard, ivre.

Le discours d'Aristophane



« (...) notre espèce peut connaître le bonheur, si nous menons l'amour à son terme, c'est-à-dire si chacun de nous rencontre le bien-aimé qui est le sien, ce qui constitue un retour à notre ancienne nature. Si cela est l'état le meilleur, il s'ensuit nécessairement que, dans l'état actuel des choses, ce qui se rapproche le plus de cet état est le meilleur ; et cela, c'est de rencontrer un bien-aimé dont la nature corresponde à notre attente.

Si par nos hymnes nous souhaitons célébrer le dieu qui est responsable de ces biens, c'est en toute justice Eros que nous devons célébrer, lui qui à l'heure qu'il est nous rend les plus grands services en nous conduisant vers ce qui nous est apparenté, et qui, pour l'avenir, suscite les plus grands espoirs, en nous promettant, si nous faisons preuve de piété envers les dieux, de nous rétablir dans notre ancienne nature, de nous guérir et ainsi de nous donner félicité et bonheur. »



Discours d'Aristophane, *Le Banquet*, 193c sqq.



**Amour
=
complétude
satisfaction
bonheur**

**Aliénor d'Aquitaine et Henri II Plantagenêt
Abbaye de Fontevraud**

« Venus toute entière à sa proie attachée »

C none

Que faites-vous, Madame ? Et quel mortel ennui
Contre tout votre sang vous anime aujourd'hui ?

Phèdre

Puisque Vénus le veut, de ce sang déplorable
Je p ris la dernière et la plus misérable.

C none

Aimez-vous ?

Phèdre

De l'amour j'ai toutes les fureurs.

C none

Pour qui ?

Phèdre

Tu vas ou r le comble des horreurs.
J'aime...   ce nom fatal, je tremble, je frissonne.
J'aime...

C none

Qui ?

Phèdre

Tu connais ce Fils de l'Amazone,
Ce Prince si longtemps par moi-même opprimé ?

C none

Hippolyte ? Grands Dieux !

Phèdre

C'est toi qui l'as nommé !

C none

Juste ciel ! Tout mon sang dans mes veines se glace !
  désespoir !   crime !   déplorable race !
Voyage infortuné ! Rivage malheureux,
Fallait-il approcher de tes bords dangereux ?



Racine – *Phèdre*, acte I, scène 3

Phèdre

Mon mal vient de plus loin. À peine au fils d'Égée
Sous les lois de l'hymen je m'étais engagée,
Mon repos, mon bonheur semblait être affermi,
Athènes me montra mon superbe ennemi.
Je le vis, je rougis, je pâlis à sa vue ;
Un trouble s'éleva dans mon âme éperdue ;
Mes yeux ne voyaient plus, je ne pouvais parler ;
Je sentis tout mon corps, et transir et brûler.
Je reconnus Vénus et ses feux redoutables,
D'un sang qu'elle poursuit tourments inévitables.
Par des vœux assidus je crus les détourner :
Je lui bâtis un temple, et pris soin de l'orner ;
De victimes moi-même à toute heure entourée,
Je cherchais dans leurs flancs ma raison égarée.
D'un incurable amour remèdes impuissants !
En vain sur les autels ma main brûlait l'encens :
Quand ma bouche implorait le nom de la déesse,
J'adorais Hippolyte, et le voyant sans cesse,
Même au pied des autels que je faisais fumer.
J'offrais tout à ce dieu, que je n'osais nommer.
Je l'évitais partout. Ô comble de misère !
Mes yeux le retrouvaient dans les traits de son père.
Contre moi-même enfin j'osai me révolter :
J'excitai mon courage à le persécuter.
Pour bannir l'ennemi dont j'étais idolâtre,
J'affectai les chagrins d'une injuste marâtre ;
Je pressai son exil, et mes cris éternels
L'arrachèrent du sein, et des bras paternels.

Je respirais, Œnone. Et depuis son absence,
Mes jours moins agités coulaient dans l'innocence ;
Soumise à mon époux, et cachant mes ennuis,
De son fatal hymen je cultivais les fruits.
Vaines précautions ! Cruelle destinée !
Par mon époux lui-même à Trézène amenée,
J'ai revu l'Ennemi que j'avais éloigné :
Ma blessure trop vive aussitôt a saigné.
Ce n'est plus une ardeur dans mes veines cachée :
C'est Vénus toute entière à sa proie attachée.



Le discours de Diotime



« Ecoute plutôt le discours sur Eros que j'ai entendu un jour de la bouche d'une femme de Mantinée, Diotime, qui était experte en ce domaine comme en beaucoup d'autres... » (Banquet, 201d)

Eros, fils de Poros (fils de Mètis) et de Pénia qui « eut le projet de se faire faire un enfant par Poros » lors de la fête de naissance d'Aphrodite. (Le Banquet, 203d sqq.)

« (...) il est rude, malpropre, va-nu-pieds et il n'a pas de gîte, couchant toujours à la belle étoile sur le pas des portes et sur le bord des chemins, car, puisqu'il tient de sa mère, c'est l'indigence qu'il a en partage. A l'exemple de son père en revanche, il est à l'affût de ce qui est beau et de ce qui est bon, il est viril, résolu, ardent, c'est un chasseur redoutable; il ne cesse de tramer des ruser, il est passionné de savoir et fertile en expédients, il passe tout son temps à philosopher, c'est un sorcier redoutable, un magicien et un expert.

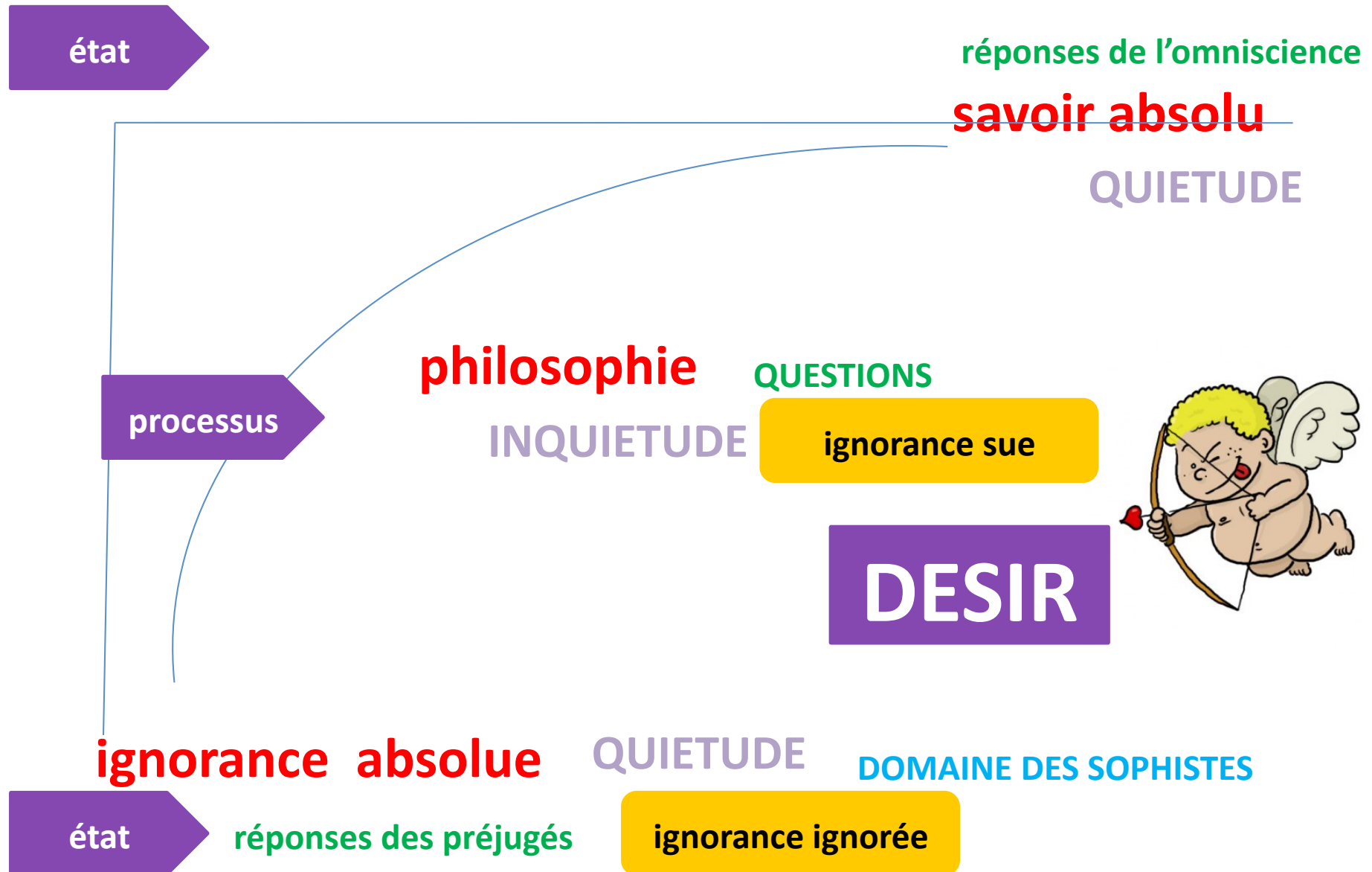
(...)

Par ailleurs, il se trouve à mi-chemin entre le savoir et l'ignorance. Voici en effet ce qui en est. Aucun dieu ne tend vers le savoir ni ne désire devenir savant, car il l'est; or, si l'on est savant, on n'a pas besoin de tendre vers le savoir. Les ignorants ne tendent pas davantage vers le savoir ni ne désirent devenir savants. Mais c'est justement ce qu'il y a de fâcheux dans l'ignorance : alors que l'on n'est ni beau ni bon ni savant, on croit l'être suffisamment. Non, celui qui ne s' imagine pas en être dépourvu ne désire pas ce dont il ne croit pas devoir être pourvu.

(...)

Mais l'idée que tu te faisais d'Eros, il n'est pas surprenant que tu t'y sois laissé prendre. Cette idée qui était la tienne, dans la mesure où ce que tu dis en fournit un indice, c'est que l'amour est le bien-aimé et non l'amant. Voilà la raison pour laquelle, j'imagine, Eros te paraissait être doté d'une beauté sans bornes. Et de fait ce qui attire l'amour, c'est ce qui est réellement beau, délicat, parfait, c'est-à-dire ce qui dispense le bonheur le plus grand. Mais autre est la nature de ce qui aime, et je t'ai exposé ce qu'elle est. »

Représentation schématique de la condition humaine



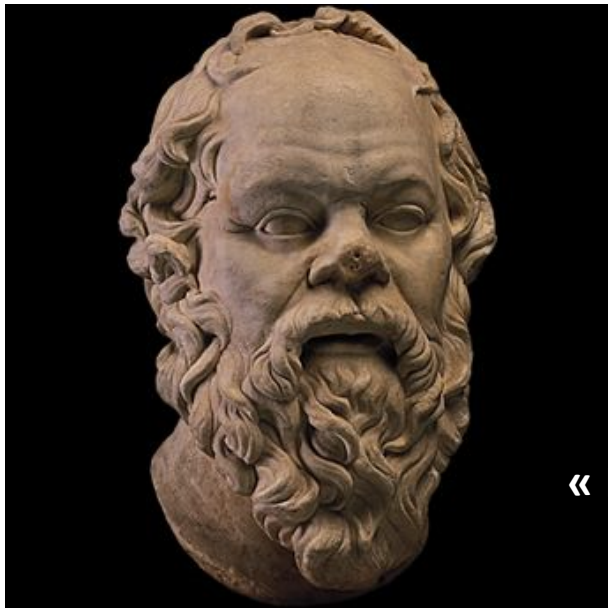
L'exemple de Socrate



Discours d'Alcibiade, *Le Banquet*, 215a sqq.



« (...) Socrate est on ne peut plus pareil à ces silènes qui se dressent dans les ateliers des sculpteurs, et que les artisans représentent avec un *syrinx* ou un *aulos* à la main ; si on les ouvre par le milieu, on s'aperçoit qu'ils contiennent en leur intérieur des figurines de dieux. »



« Le nez camus et les yeux à fleur de tête » – *Théétète*, 143c